

Trésors de la Fondation des Treilles

La Fondation de l'Hermitage a le privilège de dévoiler, pour la première fois en Suisse, une sélection des plus grands chefs-d'œuvre de la Fondation des Treilles. Établie à Tourtour, dans le sud de la France, elle abrite une collection prestigieuse créée par une mécène visionnaire, Anne Gruner Schlumberger (1905-1993), qui réunit des œuvres de Hans Arp, Georges Braque, Victor Brauner, Jean Dubuffet, Max Ernst, Alberto Giacometti, Paul Klee, François-Xavier Lalanne, Henri Laurens, Fernand Léger, Pablo Picasso, ou encore Takis. À travers une centaine de peintures, dessins, gravures, sculptures et objets, l'exposition offre une occasion unique d'admirer ces trésors hors de leur écrin habituel tout en découvrant le goût, la personnalité et les amitiés artistiques de l'une des plus illustres collectionneuses du 20^e siècle.

Née dans une famille d'industriels alsaciens, Anne Gruner Schlumberger grandit dans un milieu où le goût des sciences va de pair avec celui des arts. Dès la fin des années 1940, elle rassemble des œuvres exceptionnelles, de l'art antique à la création moderne – avec une prédilection pour le surréalisme. À partir de 1960, elle transforme le domaine des Treilles, à Tourtour dans le Haut Var, pour s'y établir avec sa collection et y accueillir en résidence des chercheurs et des écrivains. Pour assurer la pérennité de son œuvre, elle crée la Fondation des Treilles en 1986.

Réalisée en collaboration avec la Fondation des Treilles, l'exposition propose une saisissante plongée dans l'univers de Max Ernst et de Victor Brauner, les deux artistes les plus richement représentés au sein de la collection. Sous les combles est présenté un spectaculaire troupeau de quatorze moutons du sculpteur François-Xavier Lalanne. L'accrochage montre enfin l'amour de la collectionneuse pour la culture méditerranéenne, en faisant dialoguer une tête de cheval antique avec des reliefs de bois peints de Hans Arp, et des céramiques « pâtes blanches » de Pablo Picasso avec de fines sculptures de Takis dressées vers le ciel.

Max Ernst (1891-1976)

Créateur de mondes oniriques reflétant l'inconscient, Max Ernst est l'une des figures fondatrices du surréalisme et l'un des artistes les mieux représentés dans la collection d'Anne Gruner Schlumberger. Proche dans sa jeunesse du mouvement dada, le plasticien allemand se lie à André Breton et aux surréalistes lorsqu'il s'installe à Paris dans les années 1920. Peintre, graveur, mais aussi sculpteur, Ernst est perpétuellement en quête de nouvelles formes et techniques artistiques, capables de traduire son univers intérieur. Il trouve sa source d'inspiration dans ses hallucinations, ses rêves, ses cauchemars et ses angoisses qui donnent naissance à des paysages lunaires et des forêts mystérieuses peuplées de créatures imaginaires.

Pendant la Seconde Guerre mondiale, Max Ernst est interné par les nazis puis, en 1941, il rejoint le groupe de surréalistes en exil qui s'est reformé à New York autour d'André Breton. C'est dans cette ville, considérée comme le nouveau centre artistique mondial, qu'il fait la connaissance d'Anne Gruner Schlumberger, qui deviendra sa mécène et amie. Aux États-Unis, l'artiste rencontre la peintre Dorothea Tanning, qu'il épouse en 1946, et avec qui il s'installe à Sedona, dans le désert de l'Arizona. Là, il sculpte de grandes figures « totémiques » qui traduisent sa passion pour la culture des Amérindiens Hopi.

Dans les années 1960, de retour en France près de Tourtour, Ernst retrouve régulièrement Anne Gruner Schlumberger aux Treilles et y installe deux de ses sculptures monumentales, *Capricorne* et *Microbe vu à travers un tempérament*. Avec les vingt peintures et dessins de la collection, elles témoignent non seulement de la longue amitié qui unit l'artiste et la collectionneuse, mais également d'un goût commun pour les matériaux et les motifs texturés.

Les expérimentations de Max Ernst

Si Max Ernst est l'un des artistes majeurs du 20^e siècle, c'est sans doute en raison de son extraordinaire créativité technique. En rupture avec le langage plastique traditionnel, il procède à de multiples expérimentations, qui rejettent catégoriquement tout contrôle de la raison et font preuve d'une liberté d'esprit totale.

Ainsi, en 1925, saisi par l'aspect hypnotique de la surface irrégulière d'un plancher usé, Ernst y pose une feuille, se met à la froter avec une mine de plomb, et invente la technique du frottage. Fasciné par les paysages fantasmagoriques qui s'impriment peu à peu sur le papier, il poursuit cette recherche artistique en s'essayant à d'autres structures texturées, comme des tissus et des végétaux.

Deux ans plus tard, dans un désir d'étendre la pratique du frottage à la peinture, Max Ernst crée le grattage: il passe un racloir ou une pointe sur une toile recouverte d'une couche de peinture, et révèle les surfaces sous-jacentes.

À la fin des années 1930, Max Ernst réalise également plusieurs toiles par décalcomanie, procédé découvert par l'artiste surréaliste Óscar Domínguez, qui consiste à étaler de la peinture sur une toile puis à la presser rapidement contre du papier ou du verre. Constellé de petites bulles d'air, le résultat obtenu rappelle le motif du corail ou de la mousse.

Saurez-vous vous prendre au jeu et découvrir quelle technique se cache derrière chaque œuvre de ces salles ?

Victor Brauner (1903-1966)

Seul Victor Brauner, artiste d'origine roumaine, semble posséder la clé de son œuvre énigmatique, peuplée de créatures hybrides venues des profondeurs de l'inconscient. Découvrant le surréalisme en 1925 lors d'un voyage à Paris, il y revient en 1930 afin de rencontrer André Breton et d'adhérer au mouvement. En 1938, alors qu'il est définitivement établi en France, l'artiste perd son œil gauche en s'interposant dans une violente dispute entre les peintres Óscar Domínguez et Esteban Francés. Ce drame semblant avoir été prophétisé par son *Autoportrait* à l'œil énucléé, réalisé sept ans plus tôt, les surréalistes le considèrent désormais comme un artiste «voyant» et attribuent à ses œuvres des propriétés magiques. La perte de la vision en relief due à cet accident est à l'origine, dans sa peinture, d'une représentation bidimensionnelle privée de toute forme de perspective.

Pendant la Seconde Guerre mondiale, n'ayant pu émigrer aux États-Unis avec les autres membres du groupe surréaliste, l'artiste révolutionnaire de confession juive se cache dans un hameau des Hautes-Alpes, près du village de Rousset. L'extrême précarité dans laquelle il vit et le manque de matériel pour créer lui font découvrir la peinture à la cire d'abeille, cire qu'il trouve en abondance dans les ruches du voisinage. Marqué par les horreurs de la guerre, Victor Brauner se plonge davantage dans l'étude des sciences occultes. Tableaux-totems, talismans à symbole de renaissance ou de conjuration du mauvais sort, les œuvres de cette période et celles de l'après-guerre sont imprégnées de magie et de secret.

Victor Brauner, Anne Gruner Schlumberger et l'art africain

C'est sans doute grâce à Alexandre Iolas, galeriste d'origine grecque installé à New York, que Victor Brauner et Anne Gruner Schlumberger se rencontrent au début des années 1950. En effet, fervent défenseur des artistes d'avant-garde, Iolas devient, au sortir de la guerre, le principal marchand des sœurs Schlumberger, émigrées aux États-Unis pendant le conflit. Ces mêmes années, il se lie d'amitié avec Victor Brauner et l'expose dès 1949. La forte complicité qui s'installe durablement entre le peintre et Anne Gruner Schlumberger transparaît dans leur correspondance nourrie. Captivée par les mystères que renferme son œuvre, elle explique: «Je voulais aller dans l'atelier de Victor, le voir travailler, et apprendre son monde de mythes, devenir son élève, non dans la peinture mais dans sa recherche d'expression». La collectionneuse restera toujours fidèle au peintre, le soutenant dans ses moments de doute et de difficulté.

Passionné comme bon nombre de surréalistes par les cultures lointaines, Victor Brauner collectionne des objets d'art africain dans les années 1950. Le peintre transmet par la suite cet intérêt à Anne Gruner Schlumberger, notamment en lui offrant des couteaux de jet d'Afrique centrale, dont trois sont présentés dans cette salle. Ces armes, dont les formes géométriques simples et fines ne sont pas sans rappeler certaines peintures de Brauner, semblent être à l'origine de l'élargissement de la collection d'Anne Gruner Schlumberger aux créations extra-européennes. En 1989, elle fait l'acquisition de différents masques, poteaux, couteaux de jet africains, et d'un lit Sénoufo de Côte d'Ivoire aux lignes d'une rare pureté.

Arts graphiques

Plus encore que pour la peinture, les choix d'Anne Gruner Schlumberger en arts graphiques semblent avoir été régis non seulement par les rencontres et les amitiés, mais aussi et surtout par les souvenirs. Ainsi en est-il du dessin de **Paul Klee**, *Sonderling (Un original)* acquis à New York avec son premier mari, Henri-Georges Doll, et qu'elle racheta lorsqu'il fut vendu après son décès en 1992.

Dans ce petit musée sentimental, **Henri Laurens** a une place particulière, car c'est à ses côtés qu'Anne Gruner Schlumberger s'initie au dessin, dans les années 1920, et qu'elle commence à se passionner pour la création artistique. Au début des années 1910, Laurens avait été, avec Georges Braque et Pablo Picasso, engagé dans l'aventure du cubisme. *La Bouteille de Beaune* et *Instruments de musique et partitions* appartiennent à une série de collages emblématiques de cette période.

Si le fil rouge de la collection de peinture est le surréalisme, l'ensemble d'arts graphiques fait la part belle au cubisme. Les collages d'Henri Laurens côtoient en effet des œuvres de **Fernand Léger** qui s'inscrivent dans l'orbite de ce mouvement. Dans la gouache *Composition mécanique*, les volumes simples et les rouages sont soulignés par la déclinaison d'une palette dominée par les bruns.

Généreuse et chaleureuse, Anne Gruner Schlumberger s'est entourée aux Treilles de nombreux artistes avec qui elle a tissé des liens. L'une de ces amitiés est à l'origine du fonds exceptionnel de gravures de **Roger Vieillard**, souvent inspirées par le domaine et dédiées à la collectionneuse.

Joseph Sima (1891-1971)

Formé à Prague, à l'École des arts et métiers et à l'École polytechnique, puis, faisant le choix d'une carrière artistique, à l'Académie des beaux-arts, Joseph Sima se familiarise avec tous les styles picturaux des avant-gardes européennes. Tenté à ses débuts par le fauvisme, puis par le futurisme, il devient membre du mouvement d'avant-garde Devětsil, qui réunit des poètes et des plasticiens tchécoslovaques soutenant le constructivisme. À son arrivée en France en 1921, il a trente ans et est un artiste reconnu dans son pays. Proche du milieu dadaïste, il s'établit à Paris, devient français en 1926 et ne rompra jamais avec son pays d'origine, créant ainsi des liens entre les scènes artistiques tchécoslovaque et française.

Avec les artistes dada et surréalistes Roger Gilbert-Lecomte, Roger Vailland, René Daumal et Georges Ribemont-Dessaignes, il fonde la revue *Le Grand Jeu*. Sur la base d'expériences poétiques qu'il partage avec eux, Sima élabore les principes fondamentaux de son art, privilégiant l'imaginaire et l'illumination et recherchant l'unité du monde et des éléments. Ses visions oniriques de l'entre-deux-guerres engendrent des corps sans tête, des objets et des formes simples – cristaux ou œufs – qui flottent dans un espace sans limites.

La guerre marque une interruption dans sa carrière. Lorsqu'il se remet à peindre à partir de 1950, les grands paysages à l'espace infini, où les ocres dorés rencontrent des bleus denses, sont un prétexte à de subtiles vibrations de la lumière dans lesquelles les formes se dissolvent. Sa conception du paysage évolue vers l'abstraction, à la recherche d'une unité parfaite, comme le montre aussi son intérêt pour l'œuf et le cristal, qui fut la quête de toute une vie.

Henri Laurens (1885-1954)

Né à Paris dans une famille d'artisans, Henri Laurens se forme, entre 1899 et 1902, dans un atelier de décoration où il apprend à tailler la pierre sur des chantiers de construction. Après le travail, il fréquente assidûment des cours de dessin académique. D'abord influencé par Auguste Rodin, il découvre le cubisme avec Fernand Léger et Alexandre Archipenko en 1910. Ce sont ses rencontres avec Georges Braque, en 1911, et Pablo Picasso, durant la Première Guerre mondiale, qui l'incitent à transposer, en sculpture polychrome, les procédés figuratifs de la révolution cubiste. Dans les années 1930, il passe de compositions massives, architectoniques et statiques, à une expression fluide et ondulante, où le nu féminin a la part belle.

C'est dans l'atelier de Laurens qu'Anne Gruner Schlumberger s'initie au dessin à l'âge de 15 ans. Cette expérience aura un rôle fondateur pour la collection qu'elle constituera, sans calcul, sans préjugés, dans une relation privilégiée aux artistes. Plusieurs années plus tard, Laurens lui fera don de plusieurs de ses dessins en souvenir de son passage dans son studio. Ils font partie d'une série commencée à la fin des années 1930 et poursuivie jusqu'au début de la décennie 1950, remarquable par la liberté du trait qui court d'un bout à l'autre de la feuille, par la grâce des figures révélées par les entrelacs de la ligne, par la sensualité des corps féminins. Sur leur fragile support, ces figures aux formes pleines, couchées, agenouillées, aux bras levés, préludent aux déesses de bronze, aux néréides et aux ondines du sculpteur. Pour les Treilles, la collectionneuse acquiert *L'Océanide*, qu'elle installe aux abords d'un bassin d'où elle semble sortir, et *Amphion*, qui joue de la harpe sur une terrasse.

Formes antiques, formes originelles

Élaborée en toute liberté, la collection d'Anne Gruner Schlumberger frappe par ses jeux subtils de correspondances et par le dialogue qu'elle établit, à travers la simplicité des lignes, entre art antique et art moderne, ses deux grandes passions. Son goût pour la forme pure, la simplicité – apparente – des procédés et les textures franches, sont autant de fils rouges qui nouent d'harmonieuses combinaisons entre les cultures, les époques et les techniques artistiques. Ainsi, le **vase *kandila*** en marbre présenté ici, trouve un lointain écho dans les bas-reliefs de **Hans Arp**, ou encore dans les formes dépouillées des natures mortes de **Luis Fernández**.

Aux Treilles, écrin de pins, de haies de cyprès, de murets de pierres sèches et de champs d'oliviers, les formes simples des lointaines cultures cycladiques et grecques cohabitent avec l'Antiquité réinventée par les artistes contemporains. De **Picasso**, ce sont avant tout des œuvres réalisées après l'installation de l'artiste dans le Midi, en 1946, qui entrent dans la collection et qui témoignent de la prégnance de l'iconographie gréco-romaine dans ses créations d'alors. Autre artiste célébrant le monde hellène et la Méditerranée, le peintre grec **Alekos Fassianos** revisite la mythologie classique, inscrivant ses protagonistes dans des situations contemporaines, tout en les représentant selon les canons anciens. Quant à la sculpture de **Vagis**, inspirée de l'art grec archaïque, elle fait partie d'un bestiaire classique d'une grande force formelle.

Takis (1925-2019)

C'est par l'intermédiaire du galeriste Alexandre Iolas qu'Anne Gruner Schlumberger fait la connaissance de Takis, sculpteur grec pionnier de l'art cinétique, passionné par les forces magnétiques, perpétuel explorateur des liens entre l'art, les sciences et la nature. Leur complicité fut immédiate, de sa première commande, *Les Sphères*, conçue pour sa propriété en Grèce et ensuite transportée aux Treilles, jusqu'au *Jardin des sondes*, qui fut la dernière. Le domaine des Treilles conserve un ensemble exceptionnel d'œuvres de l'artiste, dont beaucoup sont monumentales et ont été réalisées sur place.

Dans sa jeunesse, la Grèce, bouleversée par la Seconde Guerre mondiale puis par la guerre civile, n'offre guère de perspective au jeune sculpteur autodidacte, qui partira vivre entre Londres et Paris à partir de 1953. Si certaines œuvres filiformes des débuts portent l'empreinte de Picasso et de Giacometti, d'autres lui sont inspirées par l'iconographie antique. Les petites sculptures de la collection d'Anne Gruner Schlumberger, *Iphigénie*, *Sphinx*, *Idole*, témoignent ainsi de son intérêt pour le monde hellénique.

Autre sujet de fascination pour Takis, les balises, les panneaux, les antennes et les signaux lumineux qu'il observe un soir à la gare de Calais marqueront durablement sa carrière artistique. Dès 1955, il intègre des éléments métalliques, rebuts du monde industriel, longues tiges, sondes, trépan, vis, bobines, qui donnent naissance à ses œuvres les plus emblématiques : des fleurs et des signaux, d'abord rigides puis souples et ondoyants, et des éoliennes, vastes sémaphores colorés qui tournent sur eux-mêmes au gré du vent.